



Laurent Carstens

TOUNGOUSKA

Thriller

Laurent Carstens

Toungouska

© Laurent Carstens, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-1346-9

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

DU MÊME AUTEUR :

La Fièvre du Léopard, auto-édition, 2015.

À Sylvie.

CHAPITRE 1

Nord de Vanavara, Kraï de Krasnoïarsk, Sibérie centrale, 13 juillet 2011.

Le jour va se lever. Il sera mon dernier.

Notre dernier.

Je grelotte. Adossé au mur glacé de notre cachot, je lève la tête en direction du soupirail de notre cellule. La vitre, cassée depuis des lustres, laisse l'air froid s'engouffrer dans la minuscule pièce. Je m'en moque. Bientôt, tout sera terminé. Plus de souffrance, plus de peur. Plus rien.

Saoulé de coups, mon corps n'est plus que douleur. Je pue l'urine, le sang. Ma vue est trouble. Je n'ai plus qu'un œil valide. L'autre, presque clos, ne laisse filtrer qu'un entrefilet de lumière rosée.

Elsa est toujours recroquevillée sur le sol froid. Sa tête repose sur mes jambes endolories. J'ai veillé sur mon amour toute la nuit, serré son corps contre mon cœur. Sa poitrine se soulève en douceur. Elle est encore à mes côtés, malgré les sévices infligés. Inconsciente, assoupie, peu importe. Vivante. Dans les ruines de mon monde, c'est ma dernière certitude, mon ultime rempart contre la folie. Ses pommettes tuméfiées, sa lèvre supérieure coupée, ses cheveux plaqués sur son front me crachent au visage la haine de nos bourreaux. Tous ces supplices pour qu'elle cède. Que je cède et avoue.

J'ai eu tort de résister si longtemps.

Je pose mes lèvres sur le front d'Elsa. Il est gelé. Mes doigts cherchent un chemin entre les mèches que le sang coagulé lie entre elles. Elle ne bouge pas. Sous les bleus qui couvrent son visage, ses traits semblent détendus, en paix. Je n'ose pas essayer de la réveiller. À quoi bon ? L'aurore ne sera qu'un sursis. Loin de toute humanité, perdus dans l'immensité sibérienne, notre calvaire s'achèvera. On nous oubliera.

La pluie redouble d'intensité. Elle martèle les tôles rouillées du toit comme on enfonce les clous des cercueils.

Si seulement nous avions su.

CHAPITRE 2

Vanavara, 30 juin 1908.

Encore une belle journée, songea Vassily Nikonovitch, le regard tourné vers le ciel limpide qui surplombait son isba¹.

L'air était toujours frais en ce début de matinée. Vassily enfonça sa chapka sur la tête, remonta le col de son manteau, puis referma comme d'habitude la porte à clé derrière lui. D'un pas leste, il descendit la volée de marches qui séparaient le porche de sa maison du potager qui la cernait et y jeta un regard. L'homme avait toujours vécu à Vanavara. Il y était né et tous ses souvenirs le ramenaient à cette demeure. Son père, un solide koulak², lui avait inculqué le goût du travail. À coups de ceinturon, parfois, quand il le jugeait nécessaire. Vassily ne l'en avait jamais blâmé. C'était ainsi que le monde allait après tout. Et puis contrairement à d'autres, son patriarche ne buvait pas. Les raclées restaient donc rares. À la mort de ses parents, le jeune homme hérita de la ferme familiale. Comme eux, au début, il employa de pauvres ouvriers agricoles des environs. Il travailla inlassablement durant quatre ans à leurs côtés. À trimer le jour avec ses hommes dans le froid de l'hiver pour réparer ce qui devait l'être coûte que coûte et le soir pour apprendre seul à lire, à écrire et compter pour gérer l'exploitation, il gagna le respect de ses ouvriers et de belles rides précoces sur le visage. Vassily avait cependant des atouts dont son géniteur n'avait jamais été pourvu : une tête bien faite et le sens du commerce. Ses apprentissages et ses efforts furent récompensés. À plus d'un titre d'ailleurs. La ferme prospéra rapidement grâce à l'organisation sans faille dont il fit preuve. Mieux, il sut parfaitement profiter des avantages que Nicolas II, son tsar, pouvait lui accorder en échange de son dévouement. Pouliakhine, le maire de Vanavara n'avait pas tardé à remarquer les talents de Vassily, ainsi que son attachement au régime tsariste. Un soir, alors que Vassily était venu vendre des œufs en ville, il lui proposa le poste de responsable du recouvrement des taxes impériales. Vassily avait immédiatement accepté. Qu'aurait-il pu espérer de meilleur ? Finis les revenus aléatoires de la ferme. Un emploi du temps fixe et l'estime de la part de tous les habitants de la ville, pas seulement celui de ses employés, lui étaient offerts. Ce jour avait changé sa vie. Il n'était plus un fils de koulak. Membre important de la

communauté, c'était désormais un petit bourgeois que l'on saluait avec déférence dans la rue. Un homme que l'on devait craindre aussi si l'envie de dissimuler quelque argent au tsar venait à l'esprit.

À sept heures moins cinq, Vassily s'apprêtait comme tous les jours à rejoindre son bureau situé au centre de Vanavara. La bourgade n'avait pas encore émergé de sa torpeur matinale.

L'homme posa sur le portail de bois une main calleuse. De petits morceaux de peinture se plantèrent dans sa paume.

À repeindre, pensa-t-il en secouant la tête de dépit.

Il ôta les échardes, puis s'engagea sur la route déserte qui menait au village. Il marchait au milieu de la voie lorsqu'un minuscule point lumineux fit irruption dans le ciel. Intrigué, Vassily s'immobilisa pour le suivre des yeux. La tache grandit et se rapprocha à grande vitesse. En trois secondes, elle devint boule de feu. Énorme, celle-ci passa à toute allure au-dessus de la ville, laissant dans son sillage une imposante traînée de fumée grise qui scindait l'azur en deux. Vassily n'avait jamais rien vu de tel. Le spectacle était à la fois effrayant et fascinant. Il regarda le bolide incandescent poursuivre sa course vers le nord-ouest de Vanavara. En quelques secondes, la boule de feu se transforma en un minuscule point lumineux avant de disparaître à l'horizon.

Mais qu'était-ce donc que cela ? s'interrogea-t-il, encore sous le coup de la surprise.

Jamais quelqu'un n'avait été témoin d'un phénomène si prodigieux. On le lui aurait forcément rapporté. Toujours perplexe, il reprit son chemin vers le centre-ville, se demandant s'il devait rédiger un rapport pour informer le Tsar de l'existence de ce mystérieux bolide de feu. Ne passerait-il pas pour un fou en décrivant ce qu'il avait vu ? Ou cru voir. Il ne subsistait déjà plus qu'un panache grisâtre de fumée au-dessus de sa tête et la traînée se dissipait doucement. La question était presque tranchée lorsque le ciel s'embrasa brusquement.

À peine eut-il le temps d'abaisser le regard pour éviter l'aveuglante lumière qu'une monstrueuse explosion retentit. Vassily plaqua les mains sur ses oreilles, mais sans franc succès. L'onde de choc frappa Vanavara une poignée de secondes plus tard. Un souffle puissant, chaud, traversa la ville de part en part, plongeant la bourgade dans le chaos : des barrières s'envolèrent, les vitres des

maisons se brisèrent. De nombreux toits se soulevèrent aussi, propulsés dans les cieux comme de vulgaires feuilles de papier jetées au gré du vent avant de retomber par terre avec fracas.

Le souffle dévastateur poursuivit sa course. Vassily, hébété et debout au milieu de la route, fut fauché à son tour.

L'Apocalypse ! C'est l'Apocalypse ! songea-t-il quand la vague d'air chaud le plaqua contre le sol. Étendu, terrifié, il n'eut pour seule pensée que de s'en remettre à Dieu. Il multiplia les signes de croix et pria pour que cela cesse, mais Dieu n'en eut cure.

La terre commença à gronder et trembler sous son ventre. Vassily ressentit la route tressaillir, puis se tordre légèrement. Sur le talus, il vit avec horreur la clôture en bois se déformer. D'un coup sec, piquets et rambardes explosèrent en divers endroits. Le grondement souterrain s'estompa et le sol retrouva sa stabilité.

Incapable de parler, l'homme se redressa avec précaution. Le visage blême, il coula un regard inquiet là où l'éclair de feu avait jailli. Au loin, derrière le rideau d'arbres, d'épaisses colonnes de fumée noire s'élevaient lentement.

Vassily reporta son attention vers la ville. Vanavara, meurtrie, reprenait vie tant bien que mal au milieu des cris de désespoir des adultes et des pleurs enfantins.

CHAPITRE 3

Massy-Palaiseau, 18 avril 2011.

Je me suis laissé retomber mollement sur le lit. À côté de moi, Elsa me regardait avec tendresse. J'aimais ces samedis matin, lorsqu'elle plongeait ses yeux verts emplis de joie dans les miens après avoir fait l'amour.

J'ai caressé la peau nue de son ventre avec ma main. Elle l'a saisie. En douceur, elle l'a posée sur son sein.

— Si l'on m'avait dit qu'on en serait là, Ludovic, chuchota-t-elle en tournant la tête vers moi, je ne l'aurais jamais cru, tu sais. C'est déjà ça. Peut-être vaudrait-il mieux oublier...

Je ne la laissais pas achever sa phrase, scellant ses lèvres d'un baiser. Il n'était plus question de compromis dans mon esprit. Plus question de demi-mesures, de temps à perdre. Elsa Monestier et moi avons vécu une relation, disons, assez étonnante. Pour terminer mes études de paléontologie, en dépit de tout l'amour qui nous unissait, j'avais fait un choix aussi draconien qu'idiot : je l'avais quittée. Délaissant Marseille, je m'étais installé en région parisienne pour y faire carrière. Professionnellement au moins, j'avais réussi puisque je dirigeais désormais ma propre équipe de recherche au Muséum d'histoire naturelle de Paris. Elsa, elle, était restée en Provence, consacrant sa vie à la virologie. Durant des années, elle m'en avait voulu. À juste titre. J'avais souvent éprouvé des regrets, mais jamais je n'avais osé les lui avouer. Au lieu de cela, j'avais lamentablement erré d'une relation à l'autre, chacune plus superficielle et fugace que la précédente. Et puis le hasard s'en était mêlé. Un jour, au cours d'un voyage en Patagonie, ma vie fut menacée par une étrange infection virale. J'avais remis mon destin entre ses mains en sollicitant son aide. Malgré tout ce que je lui avais fait subir, elle avait répondu à mon appel de détresse. C'est ainsi qu'après des années de séparation, nous nous étions revus. Au fil du temps, nous nous étions réapprivoisés l'un l'autre, nous refaisant mutuellement confiance peu à peu. Elle m'avait pardonné. Trois années s'étaient écoulées depuis nos retrouvailles.

D'une certaine manière, nous vivions cependant toujours à distance. J'habitais